



HAL
open science

La thèse de Donna Singles sur Irénée de Lyon

Bernard Meunier

► **To cite this version:**

Bernard Meunier. La thèse de Donna Singles sur Irénée de Lyon. Théologies chrétiennes au féminin, 2021. hal-03495865

HAL Id: hal-03495865

<https://hal.science/hal-03495865>

Submitted on 20 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La thèse de Donna Singles sur Irénée de Lyon

Bernard Meunier

1. Quelques renseignements sur la thèse de Donna

Après avoir soutenu un mémoire de maîtrise à la Faculté de théologie de Lyon, soutenu en 1972, Donna entreprend sous la direction de Maurice Jourjon, patrologue et Doyen de la Faculté, une thèse qu'elle soutiendra en 1978, dont le titre est ainsi libellé : « *Le salut de l'homme chez saint Irénée. Essai d'interprétation symbolique.* » A son jury de thèse, outre le P. Jourjon, siègent le mariste Joseph de Bacciochi, un théologien engagé dans l'œcuménisme, le P. Henri Denis, ancien expert au concile et spécialiste de la théologie des ministères, et – sans doute à cause de la dimension symbolique du travail – Iván Almeida, sémioticien, spécialiste de la philosophie du langage. Le doctorat est obtenu *cum laude*.

Dès 1974 elle avait publié des articles sur le symbolisme féminin, en rapport avec son sujet de thèse.

On sent qu'il y a deux sujets en un : la pensée d'Irénée d'une part, le symbolisme en théologie d'autre part. Y a-t-il un sujet qui est le « vrai » ? Pour répondre à cette question, regardons, d'après ses propres déclarations, ce qui a motivé Donna quand elle a entrepris ce travail. Qu'a-t-elle voulu faire au juste ?

- se saisir d'un auteur de la *tradition très ancienne*, avant les grandes élaborations dogmatiques, en-deçà d'une conceptualité plus élaborée ou trop technique ;
- se mettre à l'écoute d'un auteur inspiré par la *Bible* avant tout ;
- analyser la démarche d'un théologien qui utilise plus des *images* que des concepts, pour voir comment peut fonctionner une théologie symbolique et non conceptuelle ;
- réfléchir sur l'usage (bon ou mauvais) du *symbolisme* en théologie et voir comment, aujourd'hui, on peut suivre cette voie pour produire une réflexion rigoureuse, nourrie par la tradition authentique de l'Eglise, tout en parlant un langage audible. Irénée s'y prêtait d'autant mieux que, outre son ancienneté, il était lui-même bien conscient de l'ambiguïté du symbolisme puisqu'il avait affaire aux gnostiques qui en abusaient dans leur lecture des Ecritures, allégorisant à outrance pour y lire ce qu'ils voulaient ;
- il est probable enfin que Donna a voulu contribuer à l'élaboration d'une *anthropologie* chrétienne définitivement débarrassée de tout *dualisme*, et que c'était une des raisons de son choix d'Irénée ; dans l'introduction, après le sous-titre : « Motivations pour une étude sur la pensée de saint Irénée », on trouve une phrase citée entre guillemets, mais sans source particulière : « La pensée dualiste rend l'homme occidental malade ». C'est la première phrase de la thèse. On peut penser que la forte insistance d'Irénée sur *le corps à l'image de Dieu*, relativement rare chez les auteurs chrétiens de l'Antiquité, a dû séduire Donna particulièrement.

Peut-on assigner à cette thèse des *inspirateurs* ou des *sources* particulières ? Hormis les études sur Irénée et bien évidemment Irénée lui-même, il faut citer au moins trois auteurs : Gilbert Durand, Paul Ricœur, Mircea Eliade. Donna est marquée par le livre de Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, publié pour la première fois en 1960 et plusieurs fois réédité (elle le cite dans la nouvelle édition de 1969 chez Bordas) : c'est de ce disciple de Bachelard qu'elle tire la classification des images en fonction des positions ou des activités basiques du corps ; elle a d'ailleurs pris pour titre du chapitre 5 de sa thèse (le premier consacré au symbolisme irénéen proprement dit) : « L'homme debout ». C'est la verticalité comme axe de croissance, la croissance étant l'une des thématiques irénéennes sur laquelle elle revient le plus volontiers au long de son étude. De Paul Ricœur, Donna cite

notamment *Le conflit des interprétations*, paru en 1969 au Seuil ; de Mircea Eliade elle cite plusieurs ouvrages d'histoire des religions, l'auteur s'étant lui-même beaucoup intéressé aux mythes et aux symboles dans diverses religions.

2. La démarche et les thèmes

Les trois premiers chapitres sont une reconstitution de la pensée d'Irénée sur le salut, autrement dit son anthropologie au sens théologique ; ils suivent l'ordre irénéen des trois phases de « l'économie du salut » : *création, incarnation, sanctification* ; le chap. 4 est une réflexion sur le langage symbolique en général ; les chap. 5 à 7 font retour à Irénée à partir de cette grille de lecture du symbolisme. Sans suivre dans le détail cette progression, tirons-en quelques lignes de force.

A. Pourquoi le symbolisme ?

Outre (et du fait de) sa non-conceptualité, le symbole se prête d'entrée de jeu à l'*interprétation* ; il n'enferme pas le sens dans un donné limité comme un concept, mais par sa globalité ouvre sur une perspective et se prête à une *interprétation infinie* du fait qu'il n'analyse pas mais représente. Irénée interprète symboliquement l'Écriture et son texte se prête à son tour à notre propre interprétation, comme une cascade de relectures convergeant sur la Parole de Dieu que chacun peut s'approprier pour son temps et sa situation. La théologie est alors plus que jamais une *tradition vivante* et non un paquet figé qu'on se passe de main en main.

De plus c'est par la *parole* que le symbole fait surgir des significations (chap. 4 de la thèse). Le symbole opère, il est un *acte*, pas un contenu, et il demande un *déplacement*, qui est toujours un mouvement *libre*. Enfin le symbole contient un lien naturel à ce qu'il symbolise et pas purement conventionnel comme un mot à ce qu'il signifie ; mais le lien n'est pas que naturel, il est aussi culturel : l'accès au sens symbolique mobilise l'expérience humaine, la mémoire, la croyance... Ainsi (p. 212) *eau* peut renvoyer naturellement à source ou rivière (ou douche ou pluie : les « évidences immédiates » selon Donna), mais aussi symboliquement à *pureté*, à *vie*, à *mort*. Le symbole intègre toute notre humanité. L'un des efforts marquant l'interprétation des symboles sera de s'affranchir d'un cadre socioculturel particulier pour remonter vers des *archétypes*, mettant en jeu l'expérience humaine de manière plus fondamentale et plus universelle. C'est là que Donna utilise beaucoup les recherches de Gilbert Durand.

Le *salut* est une de ces réalités qui se dérobe et suggère volontiers le recours au langage symbolique. Mais le langage imagé lui-même doit être critiqué : Irénée permet de se débarrasser, en matière de salut, de quelques images trop longtemps envahissantes dans la théologie médiévale et moderne, comme : expiation, sacrifice, satisfaction-réparation...

B. La symbolique irénéenne du salut

L'accent est mis partout sur la condition humaine comme *devenir*, avec la dynamique du manque et de la croissance jusqu'à l'accomplissement. Pour Donna, cette dynamique situe d'emblée la pensée anthropologique hors d'atteinte de tout dualisme qui fixe en séparant. Elle rejoint l'intuition d'Irénée : l'homme est progression.

[NB. Il n'y a pas de *progressisme* naïf et sûr de lui : la lecture de Durand sur les symboles de la verticalité et de l'ascension a rappelé à Donna la *précarité* du progrès : ce qui a été gagné peut à tout moment être reperdu, l'angoisse de la chute accompagne la fierté de la montée. Et la croissance suppose un *manque* : « l'homme qui marche est un être besogneux », rappelle Donna, p. 285]

L'étude des *symboles*, qui suit aux chap. 5-7, est organisée autour de cette intuition : on trouve les images de la *montée* de l'homme depuis le stade symbolique d'Adam-enfant (catégorie de

la *verticalité*), à laquelle vient répondre la *descente* du Verbe pour l'union (c'est le manque comblé ; catégorie de l'*intérieurisation*), puis le salut comme *temps* et *espace* (catégorie de la *progression* dans le temps et l'espace). Donna y étudie notamment les symboles bibliques et irénéens du *serpent* et de la *croix* (partie qui figure dans l'extrait publié à Profac)¹.

Certaines images irénéennes sont privilégiées par Donna parce qu'elles contribuent à dédramatiser les origines. Dans son étude on croise plus d'une fois les catégories définies par Gilbert Durand (cf. p. 414 : « une montée qui ne s'essouffle pas, une communion qui ne dévore pas, un progrès qui n'aliène pas » ; p. 413 : verticalité, intérieurisation/nutrition, progression dans l'espace : « trois dominantes... à partir desquelles les grands symboles de l'imaginaire se forment en systèmes durables ») ; les deux premières au moins semblent correspondre aux « dominantes » relevées par Durand dans son introduction². Donna dit explicitement (p. 234) qu'elle lui emprunte sa classification des images en verticalité, nourriture, mouvement, qui structurent les trois derniers chapitres de la thèse sur le symbolisme d'Irénée, et qu'elle adapte ainsi :

Verticalité et croissance : *Adam enfant. Dém.* 12 : « L'homme était enfant et n'avait pas encore un jugement achevé ; c'est pourquoi aussi il fut facile au séducteur de le tromper. »

Transformation – intérieurisation : *Semence d'immortalité dans la chair*. Voir la théologie irénéenne de l'eucharistie en *AH V*, 2, 3 : « Nos corps nourris par cette eucharistie... ressusciteront en leur temps »).

Progression dans l'espace et le temps : *Règne du Fils*, sans fusion et avant la gloire.

Donna focalise (cf. p. 229-230) sur les *images de croissance* choisies par Irénée au sein de ce qu'elle appelle sa « symbolique de l'espérance » : terre, graines de vie, eau, mains de Dieu...

Ces images nous sont souvent devenues familières mais nécessitent un travail d'interprétation. Donna met en garde contre l'impression, que le lecteur moderne éprouve souvent, d'être de plain pied dans le texte irénéen : « On ne doit pas prendre cependant cette familiarité pour de la facilité » (p. 230). Par exemple, les symboles *cosmiques* et *biologiques* du temps d'Irénée ne parlent plus à notre culture scientifique. La *christologie* qui structure souterrainement toutes ces images demande un décryptage car elle n'appartient pas à notre culture (les « convenances » de l'incarnation : récapitulation d'Adam premier ancêtre, repasser la corde dans les boucles du nœud dans une sorte de symétrie de l'histoire en *AH III*, 22, 4), de même que la *typologie* qui oriente toute sa lecture des textes bibliques (p. 232).

Question en aparté sur le « mystère » :

S'il est un intérêt que les Pères grecs ont souvent suscité, c'est, pour reprendre une expression classique, leur sens du « mystère », en particulier en ecclésiologie et en liturgie. La réflexion de Donna sur le symbole ne semble pas rapprocher celui-ci du mystère. Il y aurait un lien possible à examiner si l'on considère le mystère comme la présence cachée de Dieu au monde, et le symbole comme les présences et les proximités cachées dans le monde, « le modèle même de la méditation de l'éternel dans le temporel » (G. Durand, cité p. 223). Le symbole est une re-prise, une ré-flexion, une res-saisie (p. 210), le mystère une reconnaissance de la venue de Dieu. Le mystère advient par l'action sacramentelle entre autres, le symbole advient par l'acte de parole qui relie des mondes, des personnes, des cultures. La thèse de Donna n'a pas exploré cette piste ; elle dit cependant ceci, qui pourrait faire converger les deux langages : « Le Verbe, en tant qu'image parfaite du Père, constitue pour l'homme le 'symbole' par excellence qui lui donne accès à ce qu'il est lui-même » (p. 234).

¹ Donna SINGLES, *Le temps du salut chez saint Irénée*, Lyon, Profac 1980, préface de M. Jourjon.

² Gilbert DURAND, *op. cit.*, p. 47-51.

3. De la thèse aux engagements postérieurs

Qu'est-ce que Donna a pu puiser ensuite dans son travail de thèse, en quoi celui-ci préfigure-t-il ou éclaire-t-il les réflexions ou les engagements ultérieurs de son travail ? Enumérons quelques points ou domaines, sans pouvoir creuser les choses.

Le recours au symbolisme lui a permis de faire la critique d'un discours théologique trop conceptuel, et en particulier (cf. sa conclusion, p. 409) de critiquer la théologie de la *rédemption*, elle-même traditionnellement marquée par le recours à un autre symbolisme, parfois douteux (expiation, dette, vengeance...). C'est l'un des domaines où, en opposant une symbolique à une autre, on peut faire bouger les lignes.

Les images de croissance à partir d'Adam-enfant imposent l'idée de la *continuité*, sur laquelle Donna insiste (p. 231), continuité entre le début et la fin, la promesse et sa réalisation, la création et l'eschatologie, continuité assurée par le Verbe – « l'espérance incarnée », p. 233 – présent dès le commencement ; cela éclaire pour nous l'insistance d'Irénée sur la *lecture typologique* du Premier Testament, toujours un peu étrange, et surtout ambiguë, pour nous. Donna contribue ainsi à faire sortir la typologie du musée des curiosités historiques et à rendre plus intelligibles, plus lisibles, un certain nombre de textes patristiques, à commencer par Irénée lui-même.

L'anthropologie est aujourd'hui, comme du temps d'Irénée à cause de la gnose, l'un des domaines d'affrontement avec des pensées contemporaines (homme augmenté, manipulations génétiques etc. : qu'est-ce qui fait l'humain ? Nous retrouvons la question d'Irénée). Forte de la relecture des images bibliques et irénéennes, Donna invite dans sa conclusion (p. 414) à faire passer notre désir d'humains du *besoin* à *l'espérance*. On peut ajouter avec Irénée que c'est toujours dans une relation à Dieu, de créature à créateur, que cela se fait : cette relation ainsi expérimentée peut nous immuniser de toute volonté de puissance qui ferait de nous des faux dieux au lieu de nous accomplir comme humains. Donna a assuré pendant plusieurs années le cours sur la théologie de l'espérance à la Faculté de théologie : elle a évidemment puisé dans sa lecture d'Irénée pour le nourrir.

L'étude du symbolisme a alimenté la critique d'un sacré et d'une sacramentaire chosifiante ou séparante : « Il ne s'agit pas de 'consacrer' un monde étranger à Dieu... comme s'il fallait créer un espace sacré au milieu de ce monde profane », dit Donna, p. 337, à propos de l'eucharistie. Le sacrement ne met pas à part, il rend grâce, il rappelle l'origine qui est Dieu et replonge l'homme au sein de cette création dont il est une partie : rien ni personne n'est « mis à part », au contraire... L'eucharistie fonctionne un peu comme la résurrection (p. 340) ; ce qui se passe vient de ce que le Verbe *s'unit* à nous : il est à l'initiative et répond à la prière. L'incorruptibilité de la nourriture eucharistique nous fait vivre ; cette vie est un don, reçu comme, à l'origine, nous avons reçu la ressemblance à Dieu (p. 349) ; cette incorruptibilité donnée repose entièrement sur une relation vivante à Dieu et ne peut jamais être chosifiée dans un acquis ou possédée comme un « sacré » sur lequel les humains voudraient mettre la main. Donna ajoute dans une note (p. 341, n. 1) : « En aucun endroit Irénée ne parle du 'pouvoir' du ministre sur les offrandes. La théologie... trouvera dans sa vision un point d'appui précieux pour repenser l'eucharistie comme don et le ministère en termes de service. »

Nul doute, à la lecture de ces dernières réflexions, que son travail de thèse, en lui faisant creuser la question du symbolisme et de ses sources, a fourni à Donna une partie des idées sur le sacré et ses vrais ou faux symboles qu'elle expose dans l'ouvrage collectif *Et si on ordonnait des femmes ?* que Jean Peycelon va nous présenter. Et il est probable que sa critique d'un « sacerdoce » nécessairement lié au masculin par une certaine symbolique a pu s'autoriser elle aussi de sa lecture incessante d'Irénée, qu'elle fréquentera jusqu'à la fin, jusqu'à son bel ouvrage posthume sur le credo d'Irénée qui reprend le titre du chapitre 5 de sa thèse : *L'homme debout*.

